

« Nous pouvons donc poser l'hypothèse d'un honnête homme (par exemple, Spinoza) qui est fermement persuadé qu'il n'y a pas de **Dieu** et (puisque, du point de vue de **l'objet de la moralité**, cela a la même conséquence) qu'il n'y a pas non plus de **vie future** : comment appréciera-t-il sa propre destination finale intérieure à travers la loi morale qu'il respecte en agissant ? De l'obéissance à cette loi, il ne demande pour lui-même aucun avantage, ni dans ce monde, ni dans un autre ; **désintéressé**, il veut bien plutôt faire le bien, vers lequel cette loi sacrée oriente toutes ses forces. Mais son effort est limité ; et il ne peut à vrai dire attendre de la nature qu'une contribution contingente, de temps en temps, mais jamais un accord ordonné comme selon une loi et obéissant à des règles constantes (comme le sont et doivent l'être intérieurement ses maximes) avec la fin qu'il se sent pourtant obligé de réaliser et poussé à le faire. La tromperie, la violence et la jalousie domineront toujours autour de lui, quand bien même il serait pour sa part honnête, pacifique et bienveillant ; et les gens intègres qu'il pourrait encore rencontrer en dehors de lui seront, quand bien même ils apparaîtraient dignes d'être heureux, cependant soumis par la nature, qui ne prête pas attention à cette dignité, à tous les maux de la misère, des maladies et de la mort prématurée, comme c'est le cas des autres animaux de la terre, et ils le resteront toujours jusqu'à ce qu'une vaste tombe les engloutisse tous ensemble (honnêtes ou malhonnêtes, cela est ici sans importance) et les renvoie, eux qui pouvaient croire être fin finale de la création, dans le gouffre du chaos dépourvu de toute fin qui est celui de la matière d'où ils étaient tirés. En ce sens, **la fin** que cet homme bien-pensant avait et devait avoir en vue à travers son obéissance à la loi morale, il lui faudrait dès lors l'abandonner comme impossible ; ou bien, s'il veut, même dans ces conditions, rester attaché à l'appel de sa **destination morale intérieure** et s'il ne veut pas, par l'anéantissement de l'unique fin finale idéale qui soit conforme à la haute exigence de la loi morale, affaiblir le respect que cette loi lui inspire immédiatement en vue de susciter son obéissance (ce qui ne peut se produire sans porter directement préjudice à la conviction morale), il lui faut – et cela lui est effectivement possible, puisque du moins n'y a-t-il là rien de contradictoire – **admettre du point de vue pratique**, c'est-à-dire pour se forger au moins un concept de la possibilité de la fin finale qui lui est moralement prescrite, l'existence d'un auteur moral du monde, c'est-à-dire de Dieu. »

Kant, Emmanuel, *Critique de la faculté de juger*, §87 « de la preuve morale de l'existence de Dieu »

« Si nous commençons par l'histoire grecque - c'est par elle que toute autre histoire, plus ancienne ou contemporaine, a été conservée, ou du moins [c'est par elle que toute autre histoire] doit être authentifiée - si nous suivons [cette histoire] de la création et de la chute du corps politique du peuple romain, qui engloutit l'État grec, et finalement de l'influence de ce peuple sur les barbares qui le détruisirent leur tour, jusqu'à notre époque, et si nous ajoutons de façon épisodique l'histoire politique des autres peuples telle qu'elle a pu parvenir peu à peu à notre connaissance par ces mêmes nations éclairées, alors nous découvrirons un cours régulier de l'amélioration de la constitution politique dans notre partie du monde (qui, vraisemblablement donnera un jour des lois à toutes les autres). En outre, alors qu'on prête attention partout seulement à la constitution civile, aux lois et aux relations entre les États, aussi loin que les deux, par le bien qu'elles contenaient, servirent un certain temps à élever les peuples (avec eux les arts et les sciences) et à les glorifier, mais les firent en revanche s'effondrer, de telle sorte pourtant que, toujours, un germe de lumières demeurait qui, davantage développé par chaque révolution, préparait encore un degré à venir plus élevé d'amélioration, [alors donc], on pourra découvrir comme je le crois, un fil directeur qui ne peut seulement servir à l'éclaircissement du jeu si embrouillé des affaires humaines, où à la prédiction politique des transformations futures des États (un bénéfice que l'on a en outre déjà tiré de l'histoire des hommes, même quand on la considérait comme l'effet sans cohérence d'une liberté sans règle!), mais qui ouvrira (ce que l'on ne peut espérer avec raison sans supposer un plan de la nature) une perspective consolante de l'avenir, où l'espèce humaine se présentera comme travaillant à se hisser à un état dans lequel tous les germes que la nature a mis en elle pourront se développer totalement et [dans lequel] sa destination, là, sur terre, sera remplie. Une telle justification de la nature – ou mieux de la Providence – n'est pas un motif sans importance pour choisir un point de vue particulier pour considérer le monde. A quoi bon, en effet, faire l'éloge de la splendeur et de la sagesse de la création, dans un règne de la nature privé de raison et en recommander l'étude, si la partie du grand théâtre de la sagesse suprême, qui détient le but de tout cela, – l'histoire de l'espèce humaine – doit demeurer une constante objection, dont le spectacle nous oblige à détourner le regard avec irritation et qui, alors que nous désespérons d'y trouver jamais une intention raisonnable accomplie, nous conduit à ne l'espérer que dans un autre monde ? »

Kant, Emmanuel, *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, proposition 9